

L'art et le néant

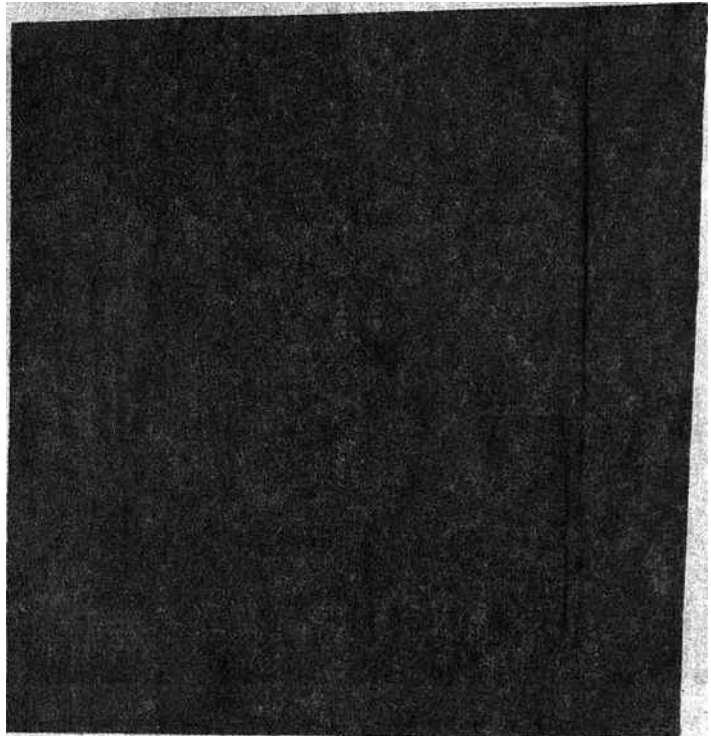
JEAN-LOUIS HAROUEL

L'historien dénonce la « régression artistique » contemporaine dont il voit les prémices dans la crise de la peinture à la fin du XIX^e siècle.

EST-CE un accident de l'histoire ? Sommes-nous condamnés à regarder comme un art ces prestations devant lesquelles s'agenouillent les importants, les esprits dans le vent et, plus encore, les investisseurs avides de placements rentables ? Ne pourra-t-on plus jamais porter un jugement sur ce que des habiles ont paré du nom intouchable d'« Art contemporain », avec un grand A, afin de délégitimer toute critique esthétique ? En un mot, peut-on encore s'attaquer à des demi-dieux vivants, style Damien Hirst ? À quelques rares exceptions, comme Jean Clair, peu s'y aventurent, car il y a beaucoup à perdre et peu à gagner, si ce n'est de passer pour un esprit rétrograde, insensible à la création artistique, et pourquoi pas pour un nostalgique de la « marine à voile »... La machine à délégitimer est toujours prête dans la petite camarilla « artiste » pour ostraciser l'imprudent qui s'aventure sur ce terrain miné. D'autant qu'il y a de gros intérêts en jeu. Aussi ne faut-il guère compter sur les spécialistes d'esthétique pour nous décrypter ce naufrage contemporain.

C'est tout le mérite de l'essai de Jean-Louis Harouel d'oser, sans concession, voire avec une certaine virulence rafraîchissante, mettre un sévère coup de pied dans la fourmilière artistique. L'auteur a le grand avantage de le faire non pas seulement en polémiste, mais surtout en historien, afin de mieux nous faire comprendre comment, depuis la fin du XIX^e siècle, s'est mise en place cette logique étouffante, voire « totalitaire » (car qui critique, Harouel le montre à propos d'une pitrerie versaillaise, court des risques...).

Cet essai a un double avantage : c'est l'œuvre d'un spécialiste des phénomènes culturels (sur lesquels il a déjà écrit plusieurs essais, dont *Culture et contre-culture*). Mais il n'est nullement dépendant des petits milieux artistiques puisqu'il est un de nos plus brillants historiens du droit et des idées. Ce qui lui donne une grande indépendance. Il peut donc se permettre de livrer au public, qui n'en reviendra probablement pas, des vérités que chacun connaît dans un petit cercle mais qu'on se garde bien



Jean-Louis Harouel montre comment on est passé, en moins de cinquante ans, des merveilleux tableaux de Corot au Carré rouge de Malevitch (1925). Erich Lessing

de professer en public. Malheur à celui par qui le scandale arrive... La conspiration du silence fait merveille.

La thèse de cet essai revigorant est simple. Elle part de la fin du XIX^e siècle, avec la crise de la peinture, déclenchée par le progrès technique, notamment photographique, qui va priver la « religion de l'art », produit de la philosophie allemande, de sa signification la plus

essentielle. La peinture réagit en s'embarquant dans l'abstraction. On passe en moins d'un demi-siècle d'Ingres ou Corot à *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch. Harouel y voit « l'acte de décès de la peinture, victime d'une implosion pure et simple ». On trouvera alors toutes les astuces rhétoriques (on devrait plutôt dire tautologiques) pour sauver l'embarquée en considérant comme œuvre d'art ce qui est produit

par un artiste qui se définit, à son tour, par le fait qu'il fait des œuvres d'art. CQFD. Et impossible de remettre en cause une telle évidence.

Bref, c'est le début de la grande plaisanterie dont Marcel Duchamp saura se faire le meilleur interprète : « *On peut faire avaler n'importe quoi aux gens.* » Au moins les grands esprits ont-ils le mérite de la sincérité. C'est moins vrai de ceux qui vont s'en faire les héritiers.

Culte de l'artiste d'avant-garde

Harouel a parfaitement raison d'insister sur les prémices historiques de cette dérive, de revenir sur la crise de la peinture à la fin du XIX^e siècle, car c'est là que tout devient clair et compréhensible. Ensuite, l'évolution est assez largement connue puisqu'elle a pris, on le sait, un tour hautement fantaisiste (qui frôlera souvent, c'est moins connu, d'autres doctrines plus douteuses). Théorie mathématique, occultisme, sens caché, tout ce qu'on voudra servira d'habillage doctrinal à ce que Jean-Louis Harouel appelle une « *régression artistique* ».

Qui prendra ensuite un tour assez pénible dans le culte de l'artiste d'avant-garde. Après le « *rire hideux* » de Voltaire, place à celui du gourou en salopette. On en arrivera – on pardonnera ce rapide raccourci (dont Harouel n'est pas responsable, car son livre, lui, suit fidèlement l'histoire artistique) – aux déjections de Manzoni et ses boîtes de conserve scatologiques. Tout le monde a d'autant plus intérêt à crier au génie que cette mascarade cache de gros placements, surtout depuis la Seconde Guerre mondiale. Harouel tape dur : « *Ne requérant aucun savoir ni aucun effort de compréhension, cet ersatz d'art (...) se trouve parfaitement adapté à l'actuelle inculture de la plupart des puissants de l'argent et du pouvoir.* »

Bref, on l'aura compris, à tous ceux que l'art contemporain laisse de marbre, sans pouvoir mettre un nom sur ce rejet, la lecture du cinglant petit essai de Jean-Louis Harouel donnera une perspective historique et de très clairs arguments. Pour les autres, la messe est déjà dite...

JACQUES DE SAINT VICTOR

La Grande Falsification. L'art contemporain

de Jean-Louis Harouel
Jean-Cyrille Godefroy 176 p., 15 €.